

Stig Dagerman et l'anarchisme

LA question de l'anarchisme de Dagerman a déjà été débattue, plutôt entre initiés, il est vrai, que parmi les critiques ou les universitaires. Mais elle a fait, dans la brochure *Stig Dagerman och syndikalismen*, l'objet d'une polémique déclenchée par les propos de Mauritz Edström, dans son très beau livre *Medan världen dör*, affirmant que Stig Dagerman avait été « victime » (*offer*) de son anarchisme et que son sort avait été de « s'engager dans une impasse impossible, dans un rêve de liberté et une exigence de liberté qui étaient absolument intenable » (cité p. 7). Le terme de victime a beaucoup choqué les autres amis de Dagerman et surtout Evert Arvidsson, qui le trouva offensant, presque blasphématoire. Arvidsson a tenu à avoir le dernier mot dans la brochure. Pourtant, il semble bien que ce soit Edström qui était dans le vrai, tout simplement parce qu'il a bien vu la dimension *tragique* de l'anarchisme de Dagerman. Rappelons que le héros tragique est *victime de ce qu'il y a de meilleur en lui*. Il est difficile de trouver quoi que ce soit d'insultant dans le fait d'appliquer ce qualificatif à l'anarchisme de Dagerman. C'est pourtant ce que tente de faire Arvidsson s'appuyant sur une autre phrase d'Edström disant que Dagerman avait puisé dans l'anarchisme « son absurde et démentiel évangile de liberté ». Prenant le terme de démentiel (*vansinnig*) à la lettre, Arvidsson accuse Edström de faire de Dagerman un fanatique. C'est lui chercher une bien mauvaise querelle. L'anarchisme de Dagerman s'est en effet situé à un tel niveau d'*intensité intellectuelle et existentielle* qu'il l'a véritablement mené aux confins de la démence, là où se sont retrouvés, tout naturellement, des génies tels que Nietzsche ou Strindberg. Pour ma part, il me semble que Dagerman s'est en quelque sorte *crucifié* sur son anarchisme. Le terme va sans doute choquer, encore une fois, mais il me paraît être le seul qui rende compte de l'ardeur proprement religieuse avec laquelle il s'est voué à l'anarchisme. Une religiosité curieusement athée (encore que son dernier roman laisse sentir une sorte d'*aspiration* au divin et que son fragment sur Newton se déroule dans une atmosphère bien irrationnelle), mais Strindberg n'a-t-il pas présenté ce même mélange d'athéisme « titanique » et de religiosité et ne s'est-il pas crucifié sur son œuvre, de même que Nietzsche sur sa pensée ?

Pour bien prendre la mesure de cet anarchisme « démentiel » (il me plaît de reprendre à mon compte l'épithète d'Edström), un bref retour en arrière s'impose. Mais rendons à César ce qui lui appartient : le terrain a déjà été bien déblayé par Hans Sandberg dans son étude *Den politiske Stig Dagerman*. Les liens personnels et familiaux de Dagerman avec l'anarchisme sont assez connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de les rappeler. Littérairement, ils éclatent au grand jour dès *le Serpent* à travers le personnage d'Edmund et surtout de ce mythe qu'est l'« anneau de fer ». Il m'apparaît en effet impossible de ne pas employer ici le terme de *mythe anarchiste* – expression qui risque de choquer, à nouveau, mais pourquoi l'anarchisme serait-il seul parmi les doctrines intellectuelles, politiques et religieuses à ne pas avoir le droit au mythe ? Or, l'« anneau de fer » illustre avec toute la force et la *visuabilité* (*åskådlighet*) du mythe la situation de l'individu dans le monde moderne telle qu'elle peut être ressentie par l'anarchiste. L'avantage du mythe est de graver de façon à la fois émouvante et indélébile (indélébile *parce que* émouvante) un message dans l'esprit du lecteur. Or, il me semble que l'« anneau de fer » est tout aussi inoubliable, dans le livre, que le serpent qui lui a donné son titre. Sa signification est d'ailleurs bien plus claire et frappante. Et surtout elle se charge de tragique, quand Dagerman parle d'arracher l'« anneau de fer », au risque « que le cuir chevelu vienne avec ». C'est cette acuité de vision, cette façon de lier problèmes existentiels et problèmes politiques sous une forme éminemment symbolique qui me semble le distinguer de tant d'autres écrivains modernes de qualité et expliquer la fascination qu'il exerce toujours actuellement, en particulier sur les jeunes. Et n'oublions pas un autre grand moment de ce livre : le dernier chapitre et le personnage de Scriver, projection de l'anarchisme dans la littérature cette fois – sur fond de repoussoir constitué par un « gens-de-lettres » (*Kulturbelletteristen på modet*) et un « poète-à-chapeau ». Qui d'autre qu'un écrivain anarchiste oserait revendiquer ainsi le rôle de celui qui « répand du verre pilé dans les baignoires » ? Qui d'autre oserait clamer pareillement le devoir de regarder sa peur dans le blanc des yeux ? Qui d'autre oserait joindre aussitôt le geste à la parole en cette promenade *suicidaire* sur la corniche de l'hôtel ? Je crois qu'on n'a jamais exprimé avec autant de bonheur littéraire la problématique fondamentale de l'anarchisme et que ce livre devrait être au programme de toutes ces « écoles d'anarchisme » qui ne peuvent bien sûr pas exister.

Naturellement, nul ne pouvait mieux dépasser Dagerman que Dagerman lui-même et ce fut fait avec *l'Île des condamnés*, un des chefs-d'œuvre littéraires du siècle. Hans Sandberg a procédé à une lecture *politique* de ce roman basée sur l'ouvrage du psychologue et sociologue norvégien Ingjald Nissen intitulé *la Dictature des psychopathes* (*Psykopaternas diktatur*). Il a ainsi pu dégager du personnage du capitaine Wilson une sorte d'archétype du nazi, jusque sur le plan sexuel. Cette lecture – qui n'en exclut pas d'autres, mais c'est

bien le propre d'une grande œuvre – est fort argumentée et convaincante, en particulier quant au sadisme. Elle confirme tout ce qui, par ailleurs, fait de Lucas Egmont, seul personnage un tant soit peu positif du roman, une sorte de masque de Dagerman, en particulier dans cet affrontement hautement symbolique qu'est ce « combat pour le lion » qui reprend au fond la problématique (anarchiste) de la place de l'individu dans le monde : respect ou écrasement ? Ajoutons que l'idée d'un lion « solidaire » est assez anarchiste en elle-même par l'effort d'*imagination* qu'elle réclame du lecteur pour dépasser les schémas de pensée. Notons enfin qu'Egmont possède des traits chrétiens, dans son désir de prendre sur lui tous les péchés du monde, même si Dagerman réfute ici cette attitude comme menant à une impasse. Mais impossible de passer sous silence le personnage de Boy Larus, qui incarne toute la problématique (anarchiste) de l'obéissance présentée à la fois comme criminelle (épisode de la fosse de marquage) et totalement dégradante pour l'être humain (ces plaies qui ne veulent pas guérir). Tim Solider, enfin, n'est pas sans connotations anarchistes dans sa silhouette de prolétaire auquel la solidarité est refusée – comme la *grâce* peut vous être refusée. Tim est un apatride politique et social, comme l'était l'anarchiste dans le monde de son époque.

Dans les autres romans, l'anarchisme s'estompe. Dans *l'Enfant brûlé*, il est encore présent dans la *Lettre d'adieu déchirée* au « pays des petits chiens ». Il y est dit que la seule solution est de « devenir un gros chien », ce qui permet d'échapper à la honte de mourir – mais bien sûr pas à celle de vivre. L'anarchisme de Dagerman commence à se crispier. Et dans le clair-obscur d'*Ennuis de noce*, bien malin qui peut distinguer une voie de salut : l'anarchisme est un peu comme ces vagabonds surgis de la nuit, « prisonniers qui portent leur captivité comme d'autres la liberté ». Ici, la liberté est en prise directe sur la mort et le suicide et ne semble plus chercher d'incarnation politique. Ivar la définit comme « un enfer de solitude » et nous savons qu'il cherche seulement dans sa marginalité un moyen d'échapper à la « faute » d'avoir écrasé un homme ivre.

Mais il ne faut pas oublier les autres œuvres de Dagerman, son théâtre par exemple, avec ce *Condanné à mort*, victime absurde d'une société s'arrogeant le droit de vie et de mort et, de ce fait, amené à commettre l'acte fatal qui serait sans doute, sans cela, resté au fond de son inconscient. Avec cette *Ombre de Mart* (ombre à la fois sociale et affective) qui écrase moralement et physiquement Gabriel et l'empêche lui aussi de vivre, et avec cet *Arriviste* qui prend le contre-pied de tous les schémas de pensée en nous présentant un traître (un traître *fondamental*, pourrait-on dire) au sein de la classe ouvrière.

N'oublions pas non plus ces *Billets quotidiens* où Dagerman s'en donne à cœur joie avec tout ce qui est revêtu d'un semblant de pouvoir, de prestige ou d'autorité morale sur ses concitoyens, depuis le roi jusqu'au pasteur ou gardien de square.

Et surtout, Dagerman nous a laissé trois textes de *réflexion* (car la théorie n'est pas son fait) sur l'anarchisme. Dans le premier, *l'Anarchisme et moi* (1946), il se confesse sans fard et situe les avantages de l'anarchisme sur le plan *psychologique*. Pour lui, il a une fonction *équilibrante*, libérant l'individu de toutes les pressions qu'exerce la société de type « pyramidal » et lui permettant d'entretenir des rapports harmonieux (sur un pied d'égalité et dans la confiance mutuelle) avec ses semblables. On constate donc encore une fois cette façon de lier individu et société, problèmes existentiels et problèmes politiques, mode de pensée fort caractéristique de l'anarchisme dans son refus de sacrifier l'individu à la collectivité et vice-versa. Dagerman voit aussi dans l'anarchisme le triomphe du concret sur l'abstrait (je dirais plutôt, pour ma part : du relatif sur l'absolu), met « dans le même sac » système autoritaire et système démocratique basé sur la délégation des pouvoirs et affirme que l'anarchisme est le seul système social qui puisse convenir à un « analyste de l'angoisse » comme lui. Il admet l'objection selon laquelle l'humanité n'est peut-être pas encore mûre pour l'anarchisme mais la réfute en disant que continuer de la façon actuelle ne fait qu'aggraver le mal. Et il conclut par la célèbre affirmation que le rôle de « politicien de l'impossible » lui convient fort bien car il n'y en a que trop du possible.

La seconde prise de position anarchiste de Dagerman est à trouver dans sa réponse à une enquête lancée, en 1950, sur le thème « Croyons-nous en l'être humain ? » De ce texte, intitulé *Le destin de l'homme se joue partout et tout le temps*, je retiens ceci : « Je crois que l'ennemi héréditaire de l'homme est la macro-organisation, parce que celle-ci le prive du sentiment, indispensable à la vie, de sa responsabilité envers ses semblables, réduit le nombre des occasions qu'il a de faire preuve de solidarité et d'amour, et le transforme au contraire en co-détenteur d'un pouvoir qui, même s'il paraît, sur le moment, dirigé contre les autres, est en fin de compte dirigé contre lui-même. Car qu'est-ce que le pouvoir si ce n'est le sentiment de n'avoir pas à répondre de ses mauvaises actions sur sa propre vie mais sur celle des autres ? »

La dernière est beaucoup plus connue en France. Il s'agit du texte intitulé *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*. Ce magnifique poème d'idées en prose (un genre assez rarement représenté, si on y pense) parle de lui-même, mais je désire tout de même souligner qu'il me paraît difficile de ne pas être d'ac-

cord avec Edström quand il dit avoir l'impression de reconnaître là les accents de Stirner et de son « égoïsme sacré » – déviation droitière de l'anarchisme. Les mots sont là : « Il n'existe pour moi qu'une seule consolation qui soit réelle, celle qui me dit que je suis un homme libre, un individu inviolable, un être souverain à l'intérieur de ses limites. » Ainsi que la réaffirmation du suicide comme « seule preuve de la liberté humaine ». Il me semble qu'on voit se poursuivre là ce phénomène de *crispation* et d'intériorisation déjà évoqué. L'anarchisme étant la réaction de dignité de l'idéalisme bafoué, je ne vois là rien de déshonorant. Il existe une dimension *suicidaire* de l'anarchisme fort bien illustrée par les tenants de la « propagande par le fait » ou « action directe ». L'anarchisme est au fond un système trop parfait pour être tenable, vivable. Et quelle peut être la tentation de l'idéaliste qui voit sa foi la plus profonde constamment traînée dans la boue sinon celle de sortir en beauté, la tête haute ? La liberté totale ne peut être trouvée que dans la mort et Dagerman, marqué par la mort dès le début de sa vie et fou de liberté, ne pouvait manquer de le ressentir très profondément. Mais il mérite le respect pour avoir toujours mis ses actes en conformité avec ses principes. Ce n'est pas tous les jours, dans le monde de l'art et de la politique.

Mais son anarchisme se manifeste aussi sur le plan de la forme. Ce refus des sentiers battus se constate d'abord dans *le Serpent*, génial brouillon que tout professeur de littérature jetterait impitoyablement au panier – et qui a bien failli ne jamais être publié. Il piétine allègrement toutes les plates-bandes littéraires dans ce texte sans queue ni tête qui refuse toutes les conventions, tout héros ou anti-héros, tout impératif autre que la nécessité intérieure de l'écriture. On n'a sans doute pas assez souligné jusqu'ici combien il est fondateur de la modernité littéraire (il avait le malheur de ne pas être français, sans cela...). Mais il a poussé l'audace jusqu'à refuser d'être esclave de lui-même et su varier à chaque fois sa forme artistique. *L'Île des condamnés* possédant l'« évidence des chefs-d'œuvre », on n'a pas assez médité, non plus, l'originalité et l'excellence de sa forme – elle semble « couler de source » – mais cette source-là était bien personnelle : où pourrait-on en trouver le modèle ? Puis vient le subtil mélange de récit et d'auto-démasquage épistolaire de *l'Enfant brûlé* – roman « semi-épistolaire », en quelque sorte – et enfin l'absence de toute forme identifiable dans *Ennuis de noce*, si ce n'est une *parodie* (évidente pour bien peu de lecteurs) des *bröllopsverser*¹ de jadis. C'est peut-être dans ses nouvelles que Stig Dagerman est le plus sage du point de vue formel. Mais il se permet bien des entorses au « bon goût » littéraire : ainsi dans *l'Homme de Milesia*, avec son mélange de réalisme et de fantastique, ou bien dans *Notre plage nocturne*, qui anticipe sur les cas les plus immondes de voyeurisme nécrophile de l'époque actuelle.

Dagerman a également montré que l'atomisation du récit par le reportage (*Automne allemand* et *Printemps français*) pouvait fort bien donner, en définitive, un excellent livre et même une forme valable. Ludvig Nordström et Ivar Lo-Johansson l'avaient déjà prouvé mais pas avec le même degré de réussite. Dans le domaine dramatique, n'oublions pas que c'est lui – chronologiquement – le créateur du théâtre « dédramatisé », autre forme de rébellion contre le carcan de l'autorité et autre pilier de la modernité. C'est également lui qui a rappelé l'importance, sur scène, des « moyens autres que le Verbe » de créer la tension dramatique – même s'il n'a peut-être pas, dans sa pratique, été tout à fait à la hauteur de ses principes. Il n'est en définitive qu'une seule forme qu'il a maniée d'un bout à l'autre de sa carrière – celle du poème satirique. Mais c'est justement parce qu'elle est fort peu contraignante et se plie à tous les caprices de l'inspiration et de la « victime ». Le seul impératif est la réussite, le mordant. Ici, point de tyrannie de la forme, celle-ci est tout entière au service du fond. Qui s'étonnerait que Dagerman s'y soit trouvé tellement à l'aise ?

Mais il s'avère également profondément anarchiste dans ses deux procédés artistiques favoris : le paradoxe et la dérision. Le paradoxe, c'est un peu l'anarchisme de l'esprit, le refus d'accepter les catégories toutes faites et exclusives de la raison : Dagerman aimait voir en même temps l'avertissement et l'envers des choses, en filigrane, en quelque sorte. Mais, si l'on regarde une feuille de papier en filigrane, son recto et son verso se chevauchent et se perturbent mutuellement, la hiérarchie est abolie, l'un n'est plus exclusif de l'autre, tous deux luttent pour le droit à l'existence. Le paradoxe, c'est le refus de l'autorité sur le plan de la logique : la réalité (mentale) refuse de passer sous ces fourches caudines que constitue le capital intellectuel de l'humanité ; l'individu rue dans les brancards et refuse d'accepter le moule de pensée des siècles qui l'ont précédé. C'est l'affirmation hautement philosophique du droit à la dissidence mentale, en même temps qu'une preuve de supériorité intellectuelle. Qui manie bien le paradoxe l'emporte fatalement dans toute joute d'idées. Dagerman a fait un usage quelque peu immodéré du paradoxe : on peut s'amuser à tenter de les dénombrer même dans un texte aussi court que *Notre besoin de consolation*. Une telle absence de maîtrise de soi est révélatrice d'une angoisse existentielle : à peine vient-il de « tirer » un paradoxe (comme on tire une fusée) qu'il prépare déjà le suivant. C'est un besoin quasi physique, une dépendance, qui se retournera bien

¹ Poèmes de circonstances, parfois graveleux, rédigés à l'occasion des noces de tel ou tel personnage.

sûr contre lui lorsque, n'osant plus faire appel à son talent « de peur de l'avoir perdu » ni utiliser son nom « de peur d'en faire mauvais usage », il se réduira lui-même au silence.

La dérision, quant à elle, est surtout le signe de l'idéalisme blessé. L'être se venge de cette réalité si indigne de ce qu'elle devrait être en la ridiculisant et affirme en même temps sa liberté face à tous les clichés accumulés par la pensée humaine au cours des millénaires. Stig Dagerman n'a pas eu trop de sa courte existence littéraire pour faire un grand nettoyage de printemps parmi ces oripeaux. Il n'est que d'ouvrir *le Serpent* pour s'en convaincre, en voyant ces minables soldats (d'un pays neutre !) jouant à la guerre d'une façon qui, dans des conditions plus réalistes, aurait impliqué leur extermination immédiate – ce va-t-en-guerre de sergent Bohman pétrifié par un serpent qui n'est peut-être même pas venimeux, cette prison dont il est si facile de s'évader que le prisonnier se croit obligé de compliquer un peu les choses... Brouilles que tout cela ? Peut-être. Mais parlons alors de l'amour maternel et de son double, l'amour filial, également inexistant ou fossilisés, et de l'amour tout court (ah ! le bel inceste que Bengt s'offre sans risques grâce à sa *belle-mère*) sans compter cette solidarité à laquelle se contraint finalement (mais au prix de quels efforts !) Tim Solider et qui s'avère n'être que perles de verres. Tout chez Dagerman est dérisoire, sauf la mort (mais certainement pas la *condamnation* à mort, parfaitement grotesque, comme toute œuvre humaine). Une telle rage de dérision ne peut être le fait que d'un être profondément blessé, refusant d'admettre que « ceci est la vraie vie », refusant cette caricature de vie, de société et d'humanité qu'on lui présente comme les seules véritables. Et il y a de l'anarchisme dans ce refus global de tous ces compromis – et compromissions – qui rendent la vie « vivable » comme on dit. Seul l'anarchiste est capable d'un refus aussi décidé et hautain. Car il faut beaucoup de fierté pour être anarchiste. Les autres capitulent tous d'une façon ou d'une autre. Dagerman, lui, a osé cracher sur ces grotesques contrefaçons d'une réalité idéale, proclamer son refus de servir des dieux aussi faux et méprisables. Et, devant l'impossibilité d'en faire régner de plus satisfaisants, il a tiré sa révérence.

Un tel anarchisme n'a rien de bien harmonieux : Dagerman n'était pas fait pour l'harmonie, il a pris soin de laisser Scriver nous le dire dès son premier livre – mais il était extrêmement *structurel*. Peu d'hommes ont été aussi profondément anarchistes dans leur *être* que lui : à commencer par les théoriciens de l'anarchisme eux-mêmes, parfois bien conformistes dans leur vie privée ou encore par trop exhibitionnistes. Dagerman semble vraiment avoir trouvé dans l'anarchisme ce qu'il réclame à la fin de *Notre besoin de consolation*, à savoir une raison de vivre, ou encore, puisque nous sommes chez un intellectuel : un sens à la vie. N'est-ce pas là le fait d'un esprit religieux ? Il faut nous y résigner : son anarchisme était aussi profondément enraciné en lui que la foi chez les plus grands mystiques et j'oserai le qualifier de « mystique athée » – avec lui, nous ne sommes pas à un paradoxe près. La différence (capitale !) étant bien sûr que les certitudes de ces derniers étaient chez lui au mieux des interrogations, au pire des négations : toujours le modernisme. Mais il l'a vécu avec la même ferveur et sincérité que ceux que brûle le feu divin – quel être a été plus brûlé que lui (si ce n'est Strindberg, bien sûr) ? Tel a été le drame de celui qui concevait son talent comme « une consolation pour le fait [d'être] seul » et qui a reçu un jugement esthétique alors qu'il demandait « confirmation de ce que [ses] mots [avaient] touché le cœur du monde ». L'anarchisme c'est aussi – c'est surtout – le rêve de l'amour et de la communication entre les hommes (ce merveilleux concept aujourd'hui ravalé au rang de « technique »). Cette faim-là, il n'a jamais été donné à Dagerman, non plus, de la rassasier.

Philippe Bouquet

Ce texte est extrait de Stig Dagerman et l'Europe, Georges Périlleux (éd.), Didier Erudition, Paris, CIPA, Mons, 1998.